

## CATÉGORIES 1 ET 2

„Il me passait les photos de plus en plus vite et ne les regardait même plus. Apparemment, il avait hâte d'en finir. Soudain je m'arrêtai sur l'une d'elles, d'un papier plus épais que les autres et au dos de laquelle il n'y avait aucune indication.

[...]

Au premier plan, un vieil homme, raide et souriant, assis sur un fauteuil. Derrière lui, une jeune femme blonde aux yeux très clairs. Tout autour, de petits groupes de gens dont la plupart étaient de dos. Et vers la gauche, le bras droit coupé par le bord de la photo, la main sur l'épaule de la jeune femme blonde, un homme très grand, en complet [...], environ trente ans, les cheveux noirs, une moustache fine. Je crois vraiment que c'était moi.”

Patrick Modiano, *Rue des boutiques obscures*, Editions Gallimard, 1978

## CATÉGORIES 3 ET 4

"J'étais, ainsi que beaucoup d'enfants de la bourgeoisie flamande, élevée exclusivement en français par mes parents. Ils m'avaient donné l'amour des arbres, des plantes, des météores, c'est pourquoi la nature aussi me parlait en français. Mais toute la part populaire de ma vie restait flamande, toute l'humanité, représentée par moi, par les paysans et les gens du village. J'étais une enfant concentrée et silencieuse entre mes parents demi-dieux et le jardin-dieu.

M'exprimant difficilement, je recevais les impressions en profondeur. Les termes précis me furent connus très tôt en français. Les mots qui concernaient mes sensations *enfantines* vivaient en flamand, mais je parlais cette langue phonétiquement, en illettrée. Quand les termes m'échappaient, je les complétais par un contexte français. Il y avait en moi une sorte de dualité.

Intelligence française, mais tout ce qui était expérience personnelle, choses perçues par les sens, se développait en flamand, je restais un sauvage petit être flamand.

Cette dualité était favorable au rêve dont je nourrissais mon âme."

*Madame Orpha* (Gevers)

## **CATÉGORIES 5 ET 6**

„Je tardai pourtant un peu. Le temps de donner un sens à leurs lèvres.

Elles étaient là, mère, tante, parlant beaucoup, à tour de rôle, gesticulant ensemble. Et leurs lèvres mentaient.

Chaque fois que je l'ai pu, j'ai étudié les lèvres d'une femme. J'en possède une mnémonique – somnifère et source de divertissements. Mais jusqu'à ce soir – la jalousie maritale voile le visage des femmes et je ne m'intéresse pas aux petites filles, que je sache... ma mère, mea culpa ! – la collection n'était que de lèvres européennes. Ainsi...

J'ai vu des commissures basses d'abrutissement, avachies de sensualité. J'ai vu des plis de chagrin, d'ironie et de férocité. J'ai vu des lèvres sans rides, unies, pleines, impersonnelles, mais révélant leurs secrets parce que fardées du rose à l'écarlate, du sec au gras, du trait à la fleur, épaissies, amincies, dessinées avec art, barbouillées en hâte, lèvres de vieille fille malgré l'alliance au doigt, lèvres étonnantes de jeunesse en plein milieu d'un parchemin, lèvres sarcastiques, bonnes à tout faire, même à dire la vérité, lèvres vénales, ignobles de bestialité et de calomnie, serrées sur une énigme ou sur une souffrance, crispées par un dépit, par une envie, par un cancer, tordues par un hépatisme ou dans un sourire fermé, commercial, circonstanciel, bas, entrouvertes sur des dents blanches, pourries, égales, inégales, sur un dentier, sur un jeu de touches de piano, sur une mixture d'or, de plomb, de platine et d'ivoire, ou tout simplement sur

des gencives sans dents ; j'ai vu des lèvres toujours ouvertes, respirant à la place des narines un mélange d'oxygène et d'azote, de coquetterie et de cupidité, d'étonnement et de passivité, de sourire et d'ennui, d'apathie et d'espoir.”

Driss Chraïbi, *Le passé simple*, Editions Denoël, Folio, 1954, p. 97-98.